

Considérations intempestives

Guy Scarpetta

Volume 49, numéro 4 (278), novembre 2007

La droite

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34663ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Scarpetta, G. (2007). Considérations intempestives. *Liberté*, 49(4), 55–67.

Considérations intempestives

Guy Scarpetta

I – La victoire remportée, en France, lors des dernières élections présidentielles, par Nicolas Sarkozy sur Ségolène Royal n'est au fond rien d'autre que le triomphe, logiquement prévisible, du *spectaculaire intégré* sur le *spectaculaire diffus*.

II – Ce triomphe est désormais planétaire : la France fut l'un des derniers territoires à lui résister, et c'est désormais définitivement terminé. Ce n'est pas un hasard si Nicolas Sarkozy présentait, avant toute chose, toutes les qualités qui font un bon animateur de télévision (c'était déjà le cas de Blair en Grande-Bretagne, de Berlusconi en Italie, etc.; Bush, aux États-Unis, manque à l'évidence de certaines de ces qualités : ce pour quoi le spectaculaire intégré va bientôt lui substituer un animateur plus conforme aux attentes du public). À peine Sarkozy était-il élu qu'il devint manifeste que la communication, désormais, remplacerait l'action; et qu'il ne s'agissait pas de former un gouvernement, mais de décider d'un *casting*.

III – La gauche intellectuelle, pour l'essentiel, est restée rivée au logiciel (à dominante « antitotalitaire ») élaboré dans les années 1970, et désormais complètement obsolète. Elle a été incapable d'imaginer que la défaite du communisme puisse signifier autre chose que le triomphe sans alternative de l'économie de marché (dont l'horizon est de *tout* réduire au statut de marchandise, y compris les sujets humains). C'est la première fois, dans l'Histoire, qu'une formation économique-sociale peut se présenter comme achevée, fatale, indépassable, *même aux yeux de ceux qui en combattent les effets* (telle est la vraie réussite du spectacle).

IV – Il est remarquable que pratiquement personne, dans le Premier Monde (Europe, Amérique du Nord, Japon), ne soit

aujourd'hui capable d'*imaginer* un dépassement de cette hégémonie du spectacle et du marché : comme si la déroute du communisme historique signifiait *ipso facto* l'échec de toute tentative de transformer le monde en profondeur. C'est qu'il aurait fallu, pour sortir de cette équation paralysante, concevoir que le communisme historique n'était pas l'aboutissement d'une révolution, mais, tout au contraire, *la victoire d'une contre-révolution* : seuls de très rares penseurs (isolés et calomniés) l'ont compris. En réalité, ce caractère contre-révolutionnaire s'est imposé dès lors que l'État-Parti totalitaire, dans la Russie des années 1920, s'est substitué au pouvoir des Soviétiques (et soit dit en passant, Trotski, tout autant que Staline, fut un agent de cette substitution) ; et que les staliniens, en 1936 et 1937, en Espagne, ont anéanti (à travers des bains de sang) toutes les tentatives d'autonomie ouvrière ou populaire, notamment libertaires (contribuant ainsi à la victoire des fascistes).

V – L'un des symptômes majeurs de cet échec à inventer un contenu révolutionnaire adapté aux mutations considérables du monde contemporain, c'est le moment où, dans les pays de langue française, le verbe « communiquer » est devenu intransitif.

VI – Le seul penseur qui nous permette aujourd'hui de penser le règne du spectaculaire intégré, c'est Guy Debord, dont les thèses des *Commentaires sur la société du spectacle*, qui datent de 1988, n'ont en rien été démenties – et sont même chaque jour un peu plus confirmées. On connaît les cinq critères qu'il donne de ce spectaculaire intégré : 1) le renouvellement technologique incessant ; 2) la fusion économico-étatique ; 3) le secret généralisé ; 4) le faux sans réplique ; 5) le présent perpétuel.

Ce qui, dans notre situation actuelle, pourrait se traduire par :

1) la prétendue « révolution informatique », qui transforme chaque individu de la planète en client dépendant d'une *marque*, dont l'activité consiste à renouveler sans cesse, à un rythme accéléré, ses techniques et son matériel, en créant *ad infinitum* des besoins artificiels, fallacieux, sinon carrément inutiles (par

exemple : la plupart des utilisateurs n'utilisent pas le dixième des fonctions dont dispose leur ordinateur);

2) l'absorption des anciennes fonctions dévolues à l'État dans les prétendues « lois du marché » (qui ne sont bien entendu *pas des lois*, mais un simple impératif de profit maximal, désormais *naturalisé*, et présenté comme une fatalité);

3) l'extension du modèle de la Mafia à toutes les instances de pouvoir et de décision, à tous les niveaux, même là où ces instances revêtent les apparences d'un fonctionnement démocratique;

4) la situation, historiquement inédite, qui fait que les maîtres de l'économie sont aussi les maîtres de la représentation du monde, et que la plupart des gens (des spectateurs) sont amenés à confondre la réalité avec la représentation parcellaire et manipulée qui leur en est donnée (la télévision, ici, joue bien évidemment un rôle essentiel – mais il faut savoir aussi, par exemple, que dans un pays comme la France la plupart des organes de presse écrite et des maisons d'édition appartiennent à des « comités d'actionnaires » où figurent au premier rang les représentants des marchands d'armes...);

5) le triomphe d'une industrie du divertissement (dont le tourisme de masse n'est que l'une des branches), et la destruction corollaire, délibérée, de toute mémoire, de toute conscience historique, et de toute relation non instrumentale à la langue (barbant du même coup l'accès à cette lucidité spécifique que la littérature avait su susciter).

Tel est *notre monde* – qu'il est désormais interdit de contester.

VII – Devant cela, la gauche (intellectuelle ou politique) a pour l'essentiel abdiqué. Il existe bien quelques penseurs pour critiquer certains effets périphériques et localisés de cette situation, et parfois même pour remettre en cause plus radicalement l'un ou l'autre de ces cinq aspects – mais personne pour les penser *tous les cinq* dans leur unité, et dans leur solidarité.

VIII – Jusqu'à présent, chaque étape du capitalisme avait suscité

son « négatif », et engendré des contre-pouvoirs. Au premier stade, celui du capitalisme industriel et productif, fondé sur l'exploitation du travail prolétarien, avait correspondu l'essor du mouvement ouvrier, dont les conquêtes ont pu dégager des espaces de « social-démocratie » (permettant d'arracher au marché des zones d'activités où l'intérêt général l'emportait sur les intérêts particuliers). Au deuxième stade, celui de l'impérialisme, fondé sur l'exploitation des peuples du Tiers-Monde, avait correspondu le développement des luttes d'indépendance, de libération nationale (qui n'ont guère su, quant à elles, éviter d'être très vite vidées de leur contenu libérateur). Pour l'instant, le troisième stade, celui du spectaculaire intégré, marqué par la déconnection croissante entre l'économie productive et la spéculation financière, devenue pratiquement autonome, et par la mondialisation de ces flux financiers, a réussi à empêcher son négatif d'apparaître (ou pire encore : à l'absorber). Il y a bien, çà et là, des sursauts, des mouvements de révolte, des tentatives de contre-pouvoir, notamment en Amérique latine – mais pour l'essentiel tout cela reste empêtré par les formes *anciennes* de résistance à l'exploitation, celles qui correspondent aux deux stades antérieurs, et sont par là même incapables d'élaborer une théorie et une stratégie susceptibles de prendre en compte la nouveauté de la situation. C'est en cela que l'« altermondialisme », aujourd'hui, peut faire penser à ce qu'était le mouvement ouvrier avant 1848, au début du premier stade, avec le même mélange de révoltes prometteuses d'émancipations, de confusion théorique, et d'archaïsmes stérilisants, régressifs – tel que Marx avait su en brosser le tableau dans la première partie du *Manifeste*. Mais rien n'indique pour l'instant, contrairement à ce qu'analysait Marx à l'époque, qu'un tel blocage puisse être surmonté.

Car, la force du Capital dans la phase du spectaculaire intégrée, c'est d'avoir réussi à *dresser* des générations entières pliées à ses lois – et par là même d'être parvenu à opérer une contre-révolution systématique et mondiale (un « grand bond en arrière »), et à grignoter peu à peu toutes les conquêtes antérieures (aussi bien celles du mouvement ouvrier que celles des luttes d'indépendance).

Comme le disait en substance Guy Debord, encore : qui-conque regarde toujours, pour savoir la suite, n'agira jamais; et telle est bien la logique du spectacle.

IX – Le libéralisme mondialisé est parvenu, en même temps qu'il réduisait à presque rien les anciennes fonctions de l'État (sinon, justement, à une mission de dressage et de contrôle policier renforcé sur tout ce qui pourrait nuire à l'ordre établi), à outrepasser le cadre des frontières nationales. C'est même pourquoi toute lutte qui se contente de s'inscrire dans ce cadre est par avance vouée à l'échec. En France, par exemple, on amuse le peuple avec des élections présidentielles et législatives qui portent sur des instances politiques où il n'y a presque plus aucun pouvoir réel. Les socialistes français s'interrogent et se lamentent sur la défaite de leur candidate (au demeurant : très médiocre actrice d'une forme déjà dépassée du spectacle) aux élections présidentielles. Alors même que c'est un des leurs, un socialiste français, qui dirige l'Organisation mondiale du commerce, instrument essentiel de l'autonomisation du règne de la marchandise, et de son expansion exponentielle; et que c'est un socialiste français, encore, au moment où j'écris ces lignes, qui postule pour la direction du Fonds monétaire international (cette machine à racketter le Tiers-Monde). Autrement dit : pendant qu'on focalise l'attention du peuple sur des élections dont l'enjeu est minime, le véritable pouvoir (responsable devant qui? révocable par qui?) est ailleurs – dans des instances opaques, soustraites au contrôle démocratique, où les représentants de la gauche européenne jouent parfaitement leur rôle de serviteurs zélés du marché.

Je connais trop mal la situation du Québec pour me livrer, à ce sujet, à des affirmations péremptoires. Mais il me semble bien que le débat, sans cesse reconduit, sur la «souveraineté» de cet État pourrait être un affrontement en trompe-l'œil, destiné, là aussi, à divertir spectaculairement le peuple, à faire diversion; puisque les véritables instances de domination (et donc : la vraie souveraineté) ne se situent pas dans ce cadre, et qu'elles ignorent depuis longtemps toutes les délimitations «nationales»... En tout cas, je crois que, si j'étais Québécois, j'aurais là-dessus quelques soupçons.

X – Le cosmopolitisme est, on le sait, un axe essentiel de la modernité littéraire et artistique – là où il s'agit de sortir des modèles fermés d'appartenance territoriale ou de pure ethnique, de traverser les frontières, d'ouvrir la création à toutes les confluences, d'accepter que l'évaluation d'une œuvre consiste à la dégager du petit contexte local, pour la replacer dans le grand contexte mondial de son art. La ruse du spectacle consiste à opérer ici un amalgame avec la mondialisation des flux financiers, des interventions spéculatives (engendrant d'incessantes « délocalisations »). Amalgame particulièrement fallacieux, puisqu'en matière d'art, et de création, l'ouverture des frontières coïncide avec un élargissement des libertés ; tandis qu'en matière économique et financière, il s'agit d'étendre toujours plus le territoire des servitudes.

XI – Dans un monde saturé de positivité, ayant absorbé et désamorcé toute force critique – le seul « négatif » à se manifester réside dans le fondamentalisme religieux (principalement islamique), et dans ses extensions terroristes. En faire l'ennemi principal (selon le logiciel « antitotalitaire » des années 1970), cela revient à conforter l'ordre établi (la dictature mondiale du spectacle et du marché). Mais refuser de le combattre, cela signifierait que l'on accepte qu'il ne soit d'autre opposition à la barbarie qu'un surcroît de barbarie.

Telle est l'impasse (ou l'aporie) dans laquelle le vide sidéral de la pensée « de gauche » nous a placés.

XII – Un moment clé ? Celui où le concept d'« exploitation » a disparu du discours de la gauche officielle.

XIII – C'est en contrôlant la plupart des relais médiateurs (avec des méthodes d'intimidation directement calquées sur le modèle mafieux) que Nicolas Sarkozy, en France, a su propager la plupart de ses grands thèmes idéologiques, profitant du désert de la pensée de gauche : culpabilisation des « assistés » (c'est-à-dire de ceux que le système a exclus, et condamnés à la misère), dénonciation de l'État-Providence et de l'aide sociale,

abandon au marché (c'est-à-dire à la loi du profit) de secteurs d'activité autrefois dévolus à l'État (transports publics, santé publique, culture, enseignement supérieur, etc.), remise en cause des droits du travail (c'est-à-dire des conquêtes du mouvement ouvrier), défiscalisation du capital, notamment financier, volonté de substituer des systèmes d'assurances privées aux systèmes existants de sécurité sociale, etc. Ces thèmes (que Sarkozy a eu l'habileté d'adapter à la situation française, en atténuant leur brutalité frontale) n'ont, en vérité, rien d'original : ils ont été l'orientation même des politiques engagées, aux États-Unis, par Reagan, et en Europe par Thatcher, Aznar, Berlusconi – et reposent, pour l'essentiel, sur les thèses ultralibérales de Friedrich Hayek (1899-1992), désormais enseignées *comme un dogme* dans les écoles de commerce et la majorité des facultés d'économie (d'où sortent, tous les ans, des cohortes de talibans du libéralisme). Ce qui est nouveau, c'est que personne n'ait grand-chose à leur opposer : certains déploreront qu'une telle orientation creuse l'écart entre les plus pauvres et les plus riches, d'autres s'indigneront du désastre provoqué par un tel dogme sur des pays entiers, voire sur un continent dans sa totalité (l'Afrique), mais nulle part n'émerge l'idée qu'on pourrait *inventer* un autre mode de production (subordonnant l'économie à la société, au lieu d'accepter l'inverse); d'où la tendance, même chez les plus critiques, à préférer corriger le système (ou le « réguler »), en substituant la charité à l'action politique, au lieu de se donner les moyens de lui nuire. Même une idée de simple bon sens (comme celle selon laquelle les catastrophes écologiques qui nous attendent ont pour cause principale la domination de la loi du profit, et selon laquelle aucune politique écologique ne peut avoir la moindre efficacité si l'on ne remet pas en cause cette domination) est aujourd'hui reçue comme une aberration, ou une ineptie, par le plus grand nombre. C'est qu'il fallait, pour qu'une telle hégémonie idéologique puisse s'installer, que de grands progrès aient été enregistrés dans le sens de la servitude volontaire ; et telle a été la principale fonction du spectacle.

XIV – Le présent perpétuel : plus s'accumulent les fêtes commémoratives, plus s'évanouit la mémoire vivante (celle qui se transmettait autrement que par les grands récits édifiants débités par le spectacle, et par l'appareil scolaire de dressage) – et, avec elle, toute forme de conscience historique. L'idée même qu'il soit possible d'agir sur l'Histoire, au lieu de simplement la regarder, est désormais perçue comme une sorte d'illusion archaïque infiniment regrettable.

XV – Phénomène concomitant : la destruction délibérée de la langue, tant par l'appauvrissement considérable du vocabulaire que par la réduction de la syntaxe à deux ou trois articulations logiques, toujours les mêmes – le minimum nécessaire pour que les esclaves puissent comprendre ce qu'on attend d'eux, afin de les exploiter au mieux. La grande nouveauté, c'est que cela touche à présent tous les milieux : non seulement les salariés médiatiques, mais tout autant la classe politique, de droite ou de gauche, et le monde intellectuel lui-même. De plus en plus, les conversations ne sont tout bonnement plus possibles : si vous tenez un discours élaboré, appuyé sur une argumentation logique, et incluant des nuances, des allusions, il est probable que vous ne serez simplement pas compris ; vos interlocuteurs se borneront à isoler un mot, et à rebondir sur lui, par association libre, en n'ayant d'autre but que de « s'exprimer » (c'est du reste ce qui se passe sans cesse à la télévision, d'où tout *raisonnement* est exclu).

Du coup, c'est bien entendu l'accès à la littérature qui est entravé : le nombre de ceux qui sont capables de comprendre un poème de Rimbaud, une page de Proust ou un essai de Georges Bataille s'amenuise de jour en jour – et la plupart de ceux qui en dégagent un peu de sens ne le font qu'à traduire ces textes, comme s'il s'agissait d'une langue étrangère. On sait qu'il revient à la littérature, depuis l'aube de la modernité (quant au roman : depuis Rabelais et Cervantès), non seulement de nous transmettre un témoignage précieux sur ce que fut le monde spectaculaire (et sur les modes de subjectivation qui s'y déployaient), mais encore de faire advenir quelques effets de vérité sur « ce

que seule la littérature peut dire» (formule de Hermann Broch reprise et développée par Fuentes et Kundera) – sur le non-dit des sociétés, le refoulé des orthodoxies, le négatif des consensus idéologiques, l’exploration des zones de paradoxe, d’incertitude ou d’ambiguïté, dans l’expérience humaine, que négligent ou échouent à saisir tous les autres systèmes de représentation et d’interprétation. Le spectacle, qui tient à *ce que tout ce dont il ne parle pas n’existe pas*, a bien entendu tout intérêt à détruire cette fonction de la littérature, si antagoniste à son existence même; et il s’y emploie avec un certain succès.

L’époque où l’on censurait les livres apparaît désormais bien grossière; il suffit aujourd’hui de les diffuser en grand nombre, et de les mettre entre les mains de gens qui ne savent plus lire.

XVI – Toute la ruse du spectaculaire intégré consiste à présenter la société qu’il promet, jusque dans ses aspects les plus régressifs, comme identifiable à la « modernité » – et du coup à décréter archaïque, ou réactionnaire, tout ce qui peut la contester. Vous pensez qu’il faut préserver des domaines, dans la société, où l’intérêt général prime sur les intérêts particuliers, et que cela définit précisément le territoire et la mission des « services publics »? Que la « valeur-travail » (*work ethic* dans le langage des idéologues libéraux nord-américains) n’a rien d’un absolu pour ceux dont le travail est exploité, et ne justifie en rien la remise en cause des conquêtes du mouvement ouvrier? Que nombre de privatisations ne représentent un progrès que pour les actionnaires? Que la mission principale du système scolaire devrait être de forger des consciences historiques, et de favoriser l’accès à la culture, plutôt que de devenir un lieu d’« animation » rivé au « présent perpétuel », et par là même un simple appendice du spectacle? Que les valeurs de l’art, telles qu’elles ont toujours existé depuis que l’art existe, n’ont pas vocation à être soumises aux prétendues « lois du marché », et à leur impératif de rentabilité immédiate? Que la démocratie était mieux portante du temps qu’elle signifiait tout autre chose que la possibilité de choisir son film en fonction du *casting*? Vous voilà aussitôt accusé d’être nostalgique, attardé, réactionnaire – alors

que vous ne faites que vous opposer à ce qui est une *véritable* réaction.

Pasolini avait très bien perçu, avant tout le monde, ce paradoxe : lorsque la « modernité » autoproclamée s'identifie à la barbarie, il peut devenir révolutionnaire, en certains cas, de se réclamer d'une « force du passé ».

XVII – Anthropologiquement, l'art a toujours impliqué une part de dépense improductive, le distinguant de la sphère de l'économie (à Lascaux ou à Altamira, les lieux où sont peintes les fresques pariétales sont radicalement distincts des zones où l'on trouve des outils, des traces de travail) ; il a toujours excédé les impératifs de l'économie (nous n'aurions jamais eu Notre-Dame de Paris, Versailles ou les opéras de Mozart si cela avait dû être *rentable*). Ce qui a été nommé « modernité », c'est le moment où l'art revendique et conquiert son autonomie – où il cesse d'être subordonné aux anciennes valeurs religieuses, aristocratiques ou même marchandes dont il dépendait partiellement, pour ne plus obéir à d'autres valeurs qu'à celles de l'art lui-même. Cette autonomie n'a jamais été définitivement acquise, elle a fait l'objet d'un incessant combat contre tout ce qui tentait de la réduire – du moins a-t-elle été relativement garantie, en France, par différentes « politiques culturelles » dévolues à l'État, depuis Malraux. Or, c'est précisément cette indépendance que le spectaculaire intégré remet en question : il est vital, pour lui, que les « valeurs de l'art » disparaissent, si l'on veut que l'Art devienne, de plus en plus, une marchandise comme les autres.

La stratégie, ici, consiste à étouffer toujours plus ce qui fait la spécificité et l'exceptionnalité de la création artistique *sous la quantité*. On publie, en France, chaque automne, sept cents romans – dont on peut estimer que trois ou quatre sont le fait de vrais écrivains. Chaque année, mille étudiants sortent des Écoles des beaux-arts avec un diplôme en poche, la plupart persuadés d'être des artistes – d'où une saturation du marché, où l'offre excède la demande dans des proportions considérables ; ce que l'institution culturelle compense en favorisant des centaines d'expositions, où quelques rares vrais artistes sont noyés

dans ce qui relève plutôt de la décoration ou de l'animation. Au Festival d'Avignon, tous les étés, sont présentés, dans le cadre du « off », de sept cents à huit cents spectacles – dont deux ou trois, le cas échéant, ont quelque chose à voir avec l'art théâtral. La France se prévaut, par ailleurs, de produire tous les ans deux cents films ; en réalité, il n'y en a guère que trois ou quatre, là encore, à pouvoir être considérés comme appartenant à l'art du cinéma : tous les autres sont des téléfilms, financés et diffusés par les chaînes de télévision, et élaborés selon leurs normes (on ne maintient la fiction qu'il s'agit là de cinéma que pour obtenir des subventions de l'État, et permettre ainsi à ces chaînes d'accroître leurs profits, déjà colossaux).

Arthur Cravan écrivait ironiquement, dans sa revue *Maintenant* : « Dans la rue on ne verra bientôt plus que des artistes, et on aura toutes les peines du monde à y découvrir un homme. » Il semble bien que cette prophétie soit sur le point d'être réalisée – si tant est que le spectaculaire intégré a compris que la meilleure façon de tuer l'art, c'était de le diluer dans son contraire.

Il existe bien toujours, autrement dit, de vrais écrivains, de vrais cinéastes, de vrais artistes plasticiens, qui ne sont en rien indignes des grands créateurs du passé : simplement, presque plus personne n'est capable de les distinguer au sein de cette « animation culturelle » inoffensive et spectaculaire qui se fait frauduleusement passer pour de la création, alors qu'elle en a évacué toutes les valeurs.

XVIII – L'ordre économique hégémonique, qui par définition ne peut que creuser toujours plus l'écart entre pays riches et pays pauvres, suscite désormais d'immenses flux de migrations – et nous n'en sommes, d'évidence, qu'au tout début du phénomène. Les politiques de droite tendent (souvent vainement) à juguler ces flux – l'idéal, pour elles, serait de ne retenir de ces migrants que ceux qui sont exploitables, et de rejeter les autres à la mer. Les politiques de gauche, quant à elles, mettent surtout l'accent sur la nécessaire intégration de ces populations – alors même qu'elles ont contribué à détruire tous les instruments de cette intégration. Et surtout, personne à gauche n'est capable de dire à

quoi ces émigrés (et leurs descendants) devraient s'intégrer : puisque l'Europe (mais j'imagine qu'on pourrait dire la même chose du Canada) n'est plus qu'une zone périphérique de ce qui constitue le centre (et le point le plus avancé) du spectaculaire, c'est-à-dire les États-Unis – et au mieux, dans l'avenir, un simple espace de sous-traitance, voué à la docilité. Lorsque la sous-culture de masse est mondialement américanisée, lorsque les consciences historiques nationales sont en voie d'anéantissement, lorsque les langues mêmes de la périphérie sont systématiquement mises à mal, on ne voit guère comment l'on pourrait reprocher à ces migrants de ne pas savoir (ou vouloir) « s'intégrer » ; le seul pôle identificatoire qui leur soit proposé étant celui du spectacle planétaire dominant.

XIX – La guerre est perdue. Mais l'histoire nous l'enseigne : c'est précisément quand la guerre est perdue que la résistance peut commencer.

Nul ne saurait prédire quelle forme prendra cette résistance, ni les possibilités qu'elle engendrera éventuellement : c'est dans la lutte, et dans la lutte seulement, que tout cela se dessinera. Tout au plus peut-on estimer que les foyers de résistance les plus virulents (ou les moins infiltrés) se situeront dans les zones encore largement épargnées par la domination du spectacle (l'Amérique latine, notamment), ainsi que dans les espaces encore soumis aux formes anciennes (« concentrées ») du spectaculaire, plus propices à l'émergence du négatif : il n'est pas exclu que l'on assiste prochainement à un réveil des luttes de classe en Chine, susceptible de bousculer passablement le panorama. De nombreux indices le laissent penser – dont le spectacle, bien évidemment, ne parle jamais.

Quant à nous, habitants provisoires du Premier Monde, il ne reste qu'à tenter de développer des modes de subjectivation anti-spectaculaire – et à créer les réseaux destinés à les connecter. Cela ne passe plus par la gauche, au sens classique. Il s'agirait plutôt de créer, partout où c'est possible, clandestinement ou à l'air libre, selon les circonstances, des zones d'activité qui échappent à la

domination du marché : où règnent la gratuité, la dépense improductive, la dilapidation, les grandes et fortes passions de la création artistique désintéressée (la pensée économique de Georges Bataille, en ce sens, mériterait d'être réévaluée).

Autrement dit : réinventer, dans la vie quotidienne, des foyers d'anarchie que le spectacle serait impuissant à contrôler.